

**CHoba MUNICIPIUM,**

AUJOURD'HUI ZIAMA (1).

Le courrier d'Alger arrivé hier soir, m'apporte le n<sup>o</sup> 64 de la *Revue Africaine*, dans lequel je viens de lire une notice archéologique sur Igilgili et Choba, qui m'a d'autant plus intéressé que je me suis retrouvé en pays de connaissance et qu'enfin il y est question d'un sujet dont je me suis également occupé.

Je ne prétends point ajouter de nouveaux documents authentiques à ceux qui ont déjà été fournis par MM. Berbrugger, Pelletier et, en dernier lieu, par M. le capitaine du génie Bugnot, sur l'antique Choba et ses environs, mais j'espère pouvoir vous mettre sur la voie de quelques utiles découvertes faites en diverses circonstances, que je retrouve sur des notes recueillies en expédition et transcrites jour par jour sur mon album. La Société historique pourra les communiquer à M. le capitaine Bugnot, qui se trouve en quelque sorte sur les lieux et, à l'aide de ces données, glanées en passant, en interrogeant les gens du pays, il pourra probablement fournir des documents plus précis.

Le 7 juin 1865, la colonne expéditionnaire du Babor, sous les ordres du général Périgot, commandant la province de Constantine, était passée en revue par l'Empereur, dans la plaine de Bougie. Ce fut un spectacle magnifique, dont le compte rendu des journaux n'a pu vous donner qu'une idée bien imparfaite. Dans toute l'Algérie, on avait fait d'avance des préparatifs, splendides plus ou moins, selon les ressources locales, pour accueillir dignement Sa Majesté. Nous, dans la plaine de Bougie, encore couverts de poussière et hâlés pendant deux mois d'expédition par le soleil, nous n'avions eu que le temps d'élever un arc de triomphe en feuillage, orné d'un écusson.

(1) Cette notice de M. Louis Féraud a été adressée par l'auteur à M. Cherbonneau, qui veut bien la communiquer à la *Revue*. — N. de la R.

où se lisaient ces mots en arabe et en français : *Sire, nos cœurs et nos épées sont à vous !* Mais si nos préparatifs étaient des plus modestes, la satisfaction qui se peignait sur toutes ces figures bronzées, exprimait une émotion indicible. Du reste, les longues lignes fournies par nos troupes avaient pour cadre le sujet le plus grandiose qu'un peintre puisse rêver. D'un côté, la ville de Bougie, avec ses antiques murailles sarrasines et ses forts espagnols que surmonte le rocher du Gouraya ; plus loin, le rideau diapré de mille couleurs des montagnes du Babor et de la Kabilie orientale ; enfin, dans le golfe de Bougie, l'escadre cuirassée de l'Empereur, pavoisée et fumante comme un volcan. Cette revue de troupes d'Afrique, douze mille hommes de toutes armes, réunis, et surtout dans de telles circonstances laissera toujours parmi nous un souvenir ineffaçable.

Mais je m'aperçois que ce souvenir me domine à tel point, que j'oublie la question archéologique, qui m'avait d'abord décidé à vous écrire ; je vous prie d'excuser cette digression. Je reviens à l'instant à mon sujet, me bornant, je le répète, à recopier les notes de mon album de route.

Après la revue de l'Empereur, les troupes séjournèrent jusqu'au 9 juin dans la plaine de Bougie. Le 10, au matin, nous nous remettions en marche ; chaque brigade devait regrimper les escarpements raboteux pour aller achever définitivement l'œuvre de pacification commencée quelque temps avant.

Notre colonne, c'est-à-dire la fraction de troupes dirigée par le général de division en personne, devait suivre la plage de Bougie à Ziama et de là remonter au Babor pour appuyer les autres brigades qui allaient se rencontrer sur les mêmes hauteurs. Voici maintenant mon journal de marche, que je copie textuellement :

10 juin 1865, réveil à trois heures ; départ à quatre. Après avoir traversé le pont de bateaux de la Soumam nous suivons la route tracée de Bougie au cap Aoukaz, longeant la plage de la tribu des Beni Mimoun. Entre la Soumam et le village d'*Acherchour*, nous voyons les vestiges d'une voie romaine conduisant probablement de l'antique Salde à Igilgili ; elle est

bordée à droite et à gauche de quelques masures antiques qui semblent avoir appartenu à des établissements agricoles. Cette voie se montre encore par tronçons à hauteur du cap *Tichi*.

Au cap Aoukaz, la route romaine disparaît, arrêtée devant cette muraille rocheuse, que nous avons dû tailler en corniche pour le prolongement de notre propre route; la voie antique devait tourner la montagne d'Aoukaz sur les contreforts du Sud. Nous campons à Sidi Rehan, sous des bois d'oliviers, au pied de la mosquée de Sidi Rehan même. Quelques ruines romaines aux environs. Les indigènes m'assurent qu'il en existe de plus importantes dans le canton, mais je n'ai pas le temps de les voir.

Ce matin 11 juin à 3 heures 1/2, la colonne partie de Sidi Rehan a marché sur la nouvelle route, tracée jusqu'au Tenin des Beni Hasseïn. On a déterré quelques grosses pierres taillées, en faisant les travaux de terrassement, mais je ne vois aucune inscription ni aucun monument qui se prête à la description. De ce point, la nouvelle route, tracée entre Sétif et Bougie, tourne brusquement à droite, remonte la rive gauche de l'Oued Aguerioun jusqu'au Chabet el-Akhera. Après avoir traversé l'Oued Aguerioun, nous faisons la grand'halte dans un magnifique bois de chênes-lièges, entre l'Oued Aguerioun et l'Oued bou Lezazen, qui coule à travers le pays des Beni Sigoual. Nous traversons le bou Lezazen, après la grand'halte et nous gravissons le pays des Beni Sigoual, par un chemin très-difficile, jusqu'au col de bou 'Affan. C'est par là qu'existe un chemin dit Trik el-Mahalla, en souvenir d'un désastre qu'éprouva une colonne turque attaquée par les Kabiles.

Voici ce que me racontent à ce sujet les cheiks qui marchent en avant avec moi pour guider les troupes : « Jadis, à une époque que nous ne pouvons fixer, un soldat turc de la garnison de Bougie fut envoyé à Ziama, où des chrétiens s'étaient établis pour faire la pêche du corail (1). Ce soldat turc

---

(1) Un banc assez considérable, que je crois encore inexploité, existe entre Ziama et le cap Aoukaz. Il fut découvert en 1850 par des barqués de corailleurs qu'un coup de vent violent poussa de La Calle jusqu'aux attéragés de Bougie.

fut assassiné dans les massifs boisés qui bordent l'Oued Agueribou par des Kabiles qui voulaient s'emparer de ses armes. Les soixante Turcs de la garnison de Bougie, comptant un peu trop sur la crainte qu'ils inspiraient habituellement aux indigènes, se mirent en route pour venger le meurtre de leur camarade. Après avoir traversé l'Oued bou Lezazen, ils commencèrent à escalader les hauteurs des Beni Sigoual; les Kabiles embusqués dans les bois les laissent s'avancer, puis ils les forcèrent à rebrousser chemin après leur avoir tué plus de la moitié de leur monde. Depuis cette époque, les Turcs n'osèrent plus se présenter en armes dans nos cantons. Ils étaient même très-polis avec nous chaque fois qu'ils venaient nous acheter du bois de construction (Karasta) pour leur marine. Ils avaient l'habitude, dans ce cas, de venir par mer sur des petites felouques montées par des marins de Bougie ou de Djidjelli. »

Du col de bou 'Affan, près duquel il existe un joli petit village à toitures en tuiles, on descend par une série de contreforts, coupés par de nombreux ravins, jusqu'auprès de l'oued Ziama. Après avoir traversé cette rivière, torrent dangereux en hiver, mais qui a très-peu d'eau en ce moment, nous allons camper sur l'emplacement même des ruines de Ziama.

Le chemin parcouru étant très-mauvais, l'arrière-garde arrive assez tard au bivouac. Le camp est dressé au milieu de buissons de lentisques et de myrthes, sur un plateau assez vaste et qui borde la plage.

12 juin séjour à Ziama. Plusieurs pêcheurs italiens sont installés près de l'ancien port romain, en face de l'îlot que les indigènes nomment *Mansouria*; ces pêcheurs viennent vendre du poisson au camp. Je visite les ruines de Ziama que l'on dit être celles de l'antique Choba municipium.

---

La rédaction ajoutera ceci à la note de M. Féraud (voir ci-dessus) : En août 1858, M. Berbrugger se trouvant à Ziama apprit par les Kabiles de l'endroit que peu de temps auparavant un bâtiment italien était venu sur leur littoral pour pêcher le corail au moyen du scaphandre et que le plongeur qui portait cet appareil avait été étouffé sous l'eau par accident, ce qui avait mis fin à l'entreprise.

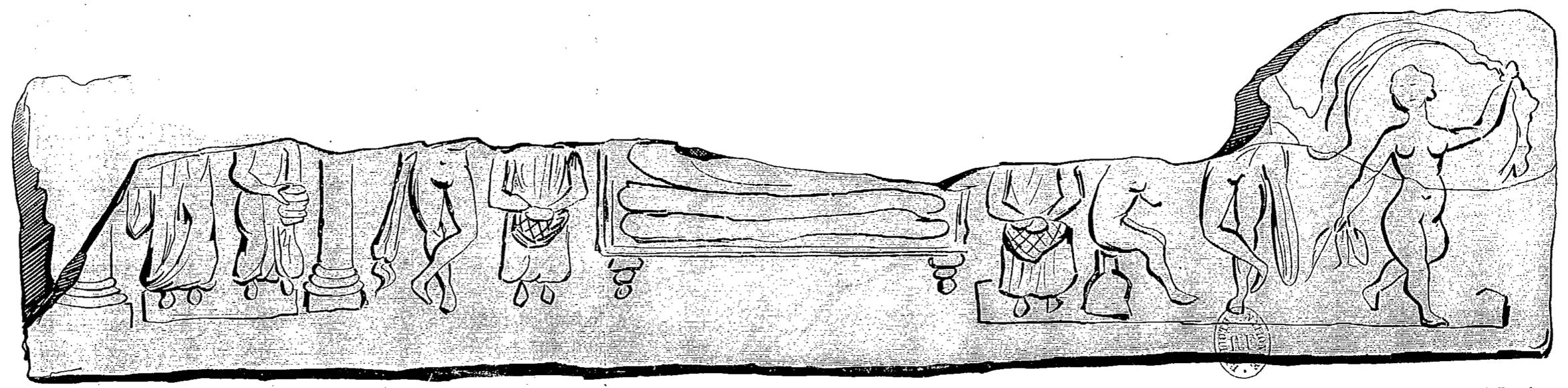
Fig. 100. — Sarcophage de Ziamma, à Alger.

# SARCOPHAGE DE ZIAMA

Longueur, 1<sup>m</sup> 95 — Hauteur, 0<sup>m</sup> 50. — Largeur, 0<sup>m</sup> 56.

*Pierre assez dure et d'un blanc grisâtre.*

*Les Personnages ont assez de relief mais l'exécution en est grossière au point de vue artistique.*



*Lith. Bastide, à Alger.*

*Dessin de M. Féraud.*

Le plateau sur lequel sont dressées nos tentes est coupé par un long mur d'enceinte en blocage qui n'a pas moins de 4<sup>m</sup> à 4<sup>m</sup> 50<sup>e</sup> de haut, défendu, de distance en distance, par des tours carrées. Vue de l'extérieur, cette muraille présente une surface unie, mais en l'examinant de l'intérieur c'est-à-dire du côté qui fait face à l'Ouest, elle offre l'aspect d'une série d'arceaux en maçonnerie dont le vide entre les pieds-droits aurait été rempli après coup par une seconde maçonnerie de petit appareil. Auprès de cette muraille on rencontre plusieurs autres substructions antiques, des pans de mur, des fûts de colonnes, quelques pierres funéraires dont les inscriptions sont illisibles par suite de l'action dévorante du temps. Dans la partie haute de l'ancienne ville, auprès d'une petite fontaine, sont les ruines d'un mausolée d'où a été probablement extrait un sarcophage en calcaire grisâtre, traîné à quelques pas plus bas. Une partie des parois a été malheureusement écornée à coups de pierres par les kabiles. Je vous en envoie le dessin pour le reproduire dans la *Revue*, dans le cas où il ne serait pas connu déjà. (V. ci-contre)

La plage de Ziamma est très-belle ; elle semble surtout être protégée des vents et des courants ; les caboteurs s'y abritent fréquemment ; on y trouve de la bonne eau et on pourra y établir quelque jour un petit centre maritime quand la route directe de Bougie à Djidjelli se fera.

Conduit par quelques kabiles des villages voisins, j'ai parcouru dans l'après-midi, les différents points où des ruines m'étaient signalées. Je n'ai pu relever qu'une inscription tumulaire sans importance ; on trouve souvent des médailles mais les pêcheurs de passage à Ziamma les demandent aux kabiles et les emportent.

Lors du tremblement de terre de 1856, qui renversa Djidjelli, des secousses violentes se firent sentir à Ziamma ; quelques pans de mur de l'ancienne enceinte s'écroulèrent. Interrogés sur le nom que portaient ces ruines, les indigènes me répondent que la tradition leur a conservé le nom de *Achouba* اشوبة que m'écrivit même un demi taleb de l'endroit (1). — Ce nom est,

---

(1). La rédaction doit faire observer ici que, pendant le séjour que M. Berbrugger fit à cet endroit au mois d'août 1858, les indigènes question-

ils disent, ils, bien connu de tous les kabiles de ce canton. Il est très-curieux de signaler ce mot de *Achouba* qui, malgré une série de siècles écoulés, nous a conservé le nom, quoique un peu défiguré, du *Choba* des Romains.

Le 13 juin, à 3 heures 1/2 nous quittons Ziama pour nous rendre au Khenguët Oulad Ali. La route tracée par les kabiles sous la direction des officiers du bureau arabe est assez bonne et s'élève par des pentes assez douces jusqu'au Fedj Merada. Nos guides m'assurent qu'il y a des ruines romaines aux environs, mais je ne puis m'écarter de la colonne pour aller les examiner. A partir de Fedj Merada, on descend un ravin assez profond et on remonte ensuite par des pentes raides sur le versant du Kaf Betacha jusqu'au col de Khenguët Oulad Ali. Pendant notre marche, nous avions le territoire des beni Mohad à gauche et celui des Oulad Ali à notre droite. Au col de Khenguët Ali, à l'endroit dit Bir R'ezala on voit les ruines d'un ancien poste romain qui devait surveiller ce passage. Les cheikhs du pays me disent que M. le colonel Robert, étant commandant supérieur de Djidjelli, passant pendant une tournée qu'il faisait dans les tribus à Bir R'ezala, y trouva une pierre écrite qui devait avoir une grande valeur, puisque le Colonel la fit transporter à bras jusqu'à Ziama, d'où on l'embarqua pour Djidjelli. Cette pierre était longue, carrée, assez lourde et contenait plusieurs lignes d'écriture.

La colonne va camper à un kilomètre environ au-delà du col, à l'endroit dit El-Mérassel des Beni Marmi, au pied du Kaf Koubba. Nous sommes au milieu de plusieurs bouquets de beaux frênes, et je retrouve là encore plusieurs ruines romaines. Il existait probablement dans ces parages une route secondaire reliant l'antique *Choba* à Sitifis.....

Voilà, mon cher Monsieur Cherbonneau, ce que je voulais

---

nés par lui à ce sujet, ne lui donnèrent point ce nom d'*Achouba*; mais que M. Berbrugger leur dit que les ruines au milieu desquelles ils vivaient s'appelaient *Choba*; jadis. Comme d'autres européens ont pu leur dire la même chose, avant ou après 1858, n'est-il pas à craindre qu'ils aient confondu à cet égard le présent avec le passé, eux qui sont la population la plus réfractaire à la chronologie? Cela vaut la peine d'être sérieusement étudié. — *N. de la R.*

vous dire au sujet des ruines de Ziama et des environs. Je gardais toutes les notes qui précèdent pour un travail que je me propose de faire sur la Kabylie orientale, mais puisqu'elles peuvent être de quelque utilité à la Société et à M. le capitaine Bugnot, je n'hésite pas un instant à vous les communiquer immédiatement.

Dans l'article de la *Revue*, il est parlé des ruines qui existent à l'embouchure de l'Oued el-Kebir (l'Ampsaga), sur la rive gauche. Je les ai visitées aussi pendant une expédition du général Devaux, en 1860. Ces ruines sont situées dans la tribu des Ladjenâh, sous le village de Takerboust qui domine la plage. Je n'y ai vu que des grosses pierres taillées et sans inscriptions; mais si M. le capitaine Bugnot fait une nouvelle reconnaissance dans la direction de Konnar, il pourra pousser jusqu'à Takerboust et étudier ces ruines avec plus de soin que je n'ai su le faire moi-même. Sur la plage, non loin des ruines, il verra peut-être encore une vieille pièce de canon en fer, provenant de quelque navire naufragé, qui pourra lui servir de repaire pour retrouver, sans trop courir, les vestiges antiques en question.

L. FÉRAUD.

*Note de la Rédaction.* — M. Berbrugger, qui a visité ces dernières ruines (23-24 août 1858), dit que l'endroit s'appelle Merdja parmi les Indigènes. Les ruines, situées à l'embouchure même de l'Oued El-Kebir, sur la rive gauche, ont été en grande partie rongées par la rivière ou recouvertes par les sables. Il y a remarqué des amorces de rempart et des fragments de sépultures en briques. Les gens du pays, les *Ladjenâh*, lui ont dit qu'on y trouvait beaucoup de médailles antiques, qu'on allait vendre aux européens de Gigeli.

Au moment, où nous envoyons l'article ci-dessus à l'impression, nous recevons en communication de M. le capitaine Bugnot, commandant le Génie de Gigeli, un denier d'argent parfaitement conservé, qui lui a été donné par M. le capitaine Lenoble, chef du bureau arabe à la même résidence, et qui a été trouvé, cette année même, dans les ruines de Ziama. En voici la description :

*Avers.* Tête laurée, à droite. Autour :

IMP. CAES. DOMIT. AVG. GERM. P. M. T. P. III.

**Revers.** Pallas casquée et ailée, marchant à droite et tenant une haste et un bouclier. Autour :

IMP. XXII COS. XVI CENS. P. P. P.

C'est-à-dire : Imperator Caesar Domitianus, Augustus, germanicus, pontifex maximus, tribuniciae potestatis III.

Imperator XXII, consul XVI, censor perpetuus, pater patriae.

M. Cohen décrit une pièce presque identique dans ses *Méd. imp.*, t. I, p. 408, n° 178. Seulement, on lit au revers COS. XVII, au lieu de notre COS. XVI, et Pallas marche à gauche. La variante de la pièce trouvée à Ziana la classe parmi les inédites et en augmente la valeur.

Reste à savoir si cette variante constitue une erreur chronologique et si c'est le XVI<sup>e</sup> ou le XVII<sup>e</sup> consulat qui coïncide avec le 3<sup>e</sup> tribuniciat et avec le 22<sup>e</sup> impériorat.

En tous cas, le denier dont il s'agit a été frappé vers 95 de J.-Ch., sinon dans cette année même.